## Izre'el Shlomo et Raz Shlomo (eds.), *Studies in Modern Semitic Languages*.

Leiden - New York - Köln, Brill, 1996 (*Israel Oriental Studies*, XVI). 16 × 24,5 cm, 288 p.

Cet ouvrage rassemble des articles traitant de toutes les branches du sémitique moderne : néo-araméen, hébreu, arabe, éthio-sémitique et sudarabique. Il est dédié au Professeur Gideon Goldenberg qui a toujours prôné l'étude des langues vivantes comme moyen d'accès aux langues anciennes et celle des langues écrites comme outil de compréhension des dialectes parlés (Préface des deux éditeurs, p. 5-6).

Le livre est divisé en six parties : « Neo-Aramaic », puis « Hebrew » comprennent les langues sémitiques du nord, les mieux représentées avec sept articles ; les langues du centre (sous le titre « Arabic ») ont suscité quatre articles ; quant à l'ensemble du sémitique méridional, éthio-sémitique et sudarabique, réparti en « Ethiopic and South Arabian », « Ethiopic » et « South Arabian », il ne donne lieu qu'à quatre articles au total, et le groupe dans son ensemble apparaît comme le parent pauvre des études sémitiques.

Deux articles consacrés à des éditions de manuscrits bornent l'ouvrage. En ouverture, hommage est rendu à H.J. Polotsky avec « Notes on a Neo-Syriac grammar » (p. 11-48). Olga Kapeliuk édite ici une partie du manuscrit (les chapitres 2 à 5, tapés et corrigés par Polotsky) du compte rendu que le savant, mort en 1991, avait fait de la traduction italienne de l'ouvrage de K.G. Tsereteli (*Sovremennyi assirijskij jazyk*. 1964. Moscou). Ils traitent du verbe, du complément nominal, de « être » et « avoir », et contiennent des réflexions à partir du lexique.

En clôture, ce sont des échantillons de textes en sudarabique moderne, « Mehri Texts collected by the late Professor T.M. Johnstone » (p. 271-288), qui nous sont présentés par H. Stroomer. Ce chercheur, spécialiste de berbère et de langues couchitiques, a en effet entrepris un travail du plus haut intérêt pour les études sudarabiques modernes en particulier et pour les études sémitiques en général, en éditant les textes mehri recueillis par T.M. Johnstone, dans le Dhofar (à l'ouest du Sultanat d'Oman) en 1969-70, et qui ont servi de base à son *Mehri-Lexicon* [1]. La mort prématurée de ce savant en 1983 avait laissé ces documents à l'état de manuscrits. Certains des textes, de la main de Johnstone, ont été transcrits sur le terrain, d'autres sont écrits très lisiblement, enfin un certain nombre sont tapés à la machine (un exemplaire de chacune des trois formes de manuscrits est donné p. 286-288) ; c'est à la lecture de l'exemple des notes de terrain (p. 286), qu'on prend la mesure des difficultés qu'a recontrées H.S. pour homogénéiser les variantes d'un même texte. L'édition des 103 textes en mehri sera l'objet d'un premier volume, elle comprendra les très nombreuses notes introduites par H.S. qui sont autant de renvois à la partie grammaticale et au lexique du *Mehri-Lexicon*. Le deuxième volume présentera la traduction de ces textes et le troisième rassemblera les fac-similés des textes et de leurs variantes. On peut regretter cette organisation éditoriale, qui fait que la traduction ne suivra pas le texte transcrit et qu'il faudra sans cesse aux non spécialistes avoir deux ouvrages ouverts en même temps pour suivre et comprendre le texte. L'échantillon des cinq textes donnés ici (p. 274-285) en transcription, suivis de leur traduction et annotés, montre à quel point ce type de présentation peut faciliter la compréhension des textes aux non spécialistes de la langue. Le *Mehri-Lexicon* mettait déjà en évidence des différences dialectales importantes entre le lexique du mehri occidental (celui parlé au Yémen) et le mehri oriental (celui du Dhofar), les textes permettent de mesurer ces différences sur le plan syntaxique et d'évaluer les variantes culturelles. C'est là une édition de la plus grande importance et la publication en est attendue depuis longtemps par les sémitisants ; cette présentation ne fait qu'augmenter leur impatience.

Deux articles abordent la morphologie verbale dans des langues nord-sémitiques. O. Jastrow (« Passive formation in Ṭuroyo and Melaḥsō » ; p. 49-70) traite de la formation du passif dans deux parlers néo-araméens ayant la particularité d'être les seuls à avoir conservé un passif synthétique. Ces deux dialectes très proches présentent cependant des différences dans leur système vocalique, les règles d'accentuation, le lexique, dans la formation du passif interne et sa conjugaison. Le processus de renouvellement du système verbal apparaît comme plus abouti dans un des deux dialectes, aujourd'hui éteint (n. 3, p. 49), celui de Mlaḥsō.

L'hébreu est étudié par Ora (Rodrigue) Schwarzwald dans « Syllable Structure, alternations, and verb complexity. Modern Hebrew patterns reexamined » (p. 95-112).

La syntaxe a droit aussi à deux articles. F. Penacchietti, « Il pronome determinativo *d* e la complementazione dell'aggettivo nel neoaramaico di Urmia » (p. 71-112), s'attache pour sa part à démontrer que la construction analytique du complément de l'adjectif au moyen du « pronom déterminatif » *d* [nous dirions plutôt connecteur ou relateur] en néo-araméen d'Urmia, est la preuve du triomphe de cette construction qui a réussi à battre en brèche le système du syriaque, fondamentalement basé sur la construction synthétique (celle de « l'état construit »).

Quant à celui de Dana Taube : « Agent complement in passive constructions in Modern Hebrew » (p. 113-130), il semble malheureusement destiné aux seuls hébraïsants puisque tous les exemples sont donnés en hébreu, sans transcription.

(1) Cf. *Bulletin critique* nº 5 (1988), p. 4-9.



BCAI 16 (2000) Izre'el Shlomo & Raz Shlomo : Studies in Modern Semitic Languages, recensé par Marie-Claude Simeone-Senelle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Les problèmes de contacts de langues, de substrats, de phénomènes aréaux et typologiques sont abordés pour l'araméen et le maltais.

O. Kapeliuk sous un titre qui attire l'attention : « Is Modern Hebrew the only "Indo-Europeanized" Semitic language ? And What about Néo-Aramaic ? » (p. 59-84), s'attache à mettre en évidence les effets des contacts en comparant des structures similaires dans des langues non apparentées. Partant du constat de certains sur l'indo-européanisation de l'hébreu israélien, elle examine le cas du néo-araméen oriental d'Urmia, parler fortement influencé par les langues iraniennes avec lesquelles il est en contact depuis l'Antiquité. Des structures similaires entre les deux systèmes verbaux (araméen et persan) et l'expression de catégories linguistiques (temps, mode, aspect par ex.) que l'auteur dit être rarement exprimées dans les autres langues sémitiques d'Asie, anciennes et modernes, sont des faits qui poussent O. Kapeliuk à établir, entre le dialecte urmi et les langues indo-européennes voisines, des affinités linguistiques (*Sprachbund*) bien plus fortes que celles qui existent entre l'indo-européen et l'hébreu israélien par le biais du yiddish, du russe et du polonais. On ne peut nier les parallèles établis mais on est un peu surpris de ce que l'auteur n'insiste pas sur l'évolution du système verbal dans certaines langues sémitiques (sans parler des langues de la famille chamito-sémitique) qui a tendance à avoir recours aux mêmes procédés et à développer, à l'intérieur d'un système à base aspectuelle, une opposition aspecto-temporelle [(2)]. Les contacts peuvent favoriser ce processus, mais il faut aussi prendre en compte que certains des procédés se retrouvent dans de très nombreuses langues dans le monde (comme par ex. l'expression du futur par une construction périphrastique à base d'auxiliaire énonçant la volition que l'on retrouve aussi dans des dialectes arabes, des langues sudarabiques modernes, l'anglais...).

Un autre aspect des contacts et de leur influence sur la formation et le développement des langues est au centre de l'article de Alexander Borg, « On some Levantine linguistic traits in Maltese » (p. 133-152). Sans remettre en cause le rattachement de la langue maltaise au groupe maghrébin des dialectes arabes, l'auteur met en avant des traits phonétiques (comme la diphtongaison, certains traitements des voyelles à la pause, celui du hamza étymologique), morpho-syntaxiques (comme la forme des noms de nombre, la construction de la négation prohibitive...) et lexicaux (27 racines sont commentées dont deux termes qu'il suppose être des « araméismes ») qui pour lui ne peuvent relever que de l'arabe oriental, voire de l'araméen. Cette contribution met aussi l'accent sur la diversité dialectale du maltais, même en ne prenant en compte que sa composante purement arabe.

Une étude de phonétique diachronique dans une variété d'arabe oriental nous est présentée par Benjamin Harry : « ǧim / gim in Egyptian Arabic » (p. 151- 168). À travers un examen minutieux de manuscrits en judéo-arabe (en arabe orthographié en hébreu), d'exemples tirés de grammairiens arabes, d'annotations de voyageurs et celui de la presse judéo-arabe du début du XXe siècle en Égypte, nous suivons avec intérêt toute l'histoire des réalisations du phonème * de l'arabe [(3)] dans les dialectes urbains d'Égypte, avec toujours en arrière-plan les dialectes ruraux. Ces documents semblent prouver que ce phonème, réalisé au début occlusif vélaire, s'est d'abord palatalisé pour aboutir vers la fin du XIIe siècle à la prépalatale ǧ, et qu'il s'est ensuite dépalatalisé pour à nouveau être, au XIXe siècle, articulé comme une occlusive vélaire sonore. Les raisons de cette évolution ne sont pas analysées ici, B. H. évoque en conclusion la part qu'ont pu jouer des phénomènes sociolinguistiques.

Shlomo Raz traite avec concision et clarté de la saillance et de la durée vocalique dans deux dialectes arabes orientaux, celui de Jérusalem et celui de Damas : « Prominence and vowel duration in some spoken Arabic dialects » (p. 193-199). Le système vocalique du dialecte de Jérusalem se caractérise par l'interaction entre la longueur et l'accent. Dans ce parler, la voyelle longue semble une variante conditionnée par l'accent mais seule une voyelle « potentiellement » (nous dirions plutôt étymologiquement) longue peut être accentuée. L'énoncé des règles de l'accentuation dans les deux dialectes permet à l'auteur de faire le point sur la notion de saillance (*prominence*) et d'insister sur le rôle phonologique de la quantité vocalique dans le dialecte de Jérusalem.

La littérature populaire est aussi représentée dans le recueil. Yono Sabar (p. 85-91) présente onze très brèves chansons d'amour dans un parler chrétien néo-araméen. Elles ont été trouvées dans un manuscrit contemporain, transcrites en caractères hébraïques et traduites en hébreu. Elles sont ici transcrites en caractères latins, traduites en anglais et commentées linguistiquement.

Roni Henkins, dans « Negev Bedouin vs. Sedentary Palestinian Narrative Styles » (p. 169-191), propose une approche stylistique comparative de deux types de textes relevant de l'oralité, dans deux parlers palestiniens, l'un urbain et sédentaire, l'autre rural. En réalité, il s'agit aussi de deux genres littéraires différents : les textes de sédentaires sont des contes dits par les femmes et les textes des

(2) Cf. D. Cohen, *La phrase nominale et l'évolution du système verbal en sémitique. Études de syntaxe historique*. Paris, SLP, 1984. Ouvrage non cité dans l'article.

(3) Contrairement à ce que relève l'auteur reprenant H. Blanc dans « The fronting of Semitic G and the qßl-gßl dialect split in Arabic » (1969. *Proceedings of the International Conference on Semitic Studies held in Jerusalem, 19-23 July, 1965*), l'arabe n'est pas la seule langue sémitique qui connait la palatalisation du /g/, le phénomène est aussi attesté dans les langues sémitiques du sud comme le tigré et les langues sudarabiques modernes (cf. Raz, S. 1997 « Tigré » (p. 447), et Simeone-Senelle, M.-Cl. « The Modern South Arabian Languages » (p. 384), dans *The Semitic Languages*, R. Hetzron (ed.), 1997. Routledge).



BCAI 16 (2000) Izre'el Shlomo & Raz Shlomo : Studies in Modern Semitic Languages, recensé par Marie-Claude Simeone-Senelle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

bédouins sont des épopées, proches parfois de la poésie, récitées par les hommes pour un public d'hommes. L'auteur est consciente du problème et envisage à l'avenir ce même type de travail sur des textes relevant d'un même genre littéraire. Parmi les points abordés, l'étude faite sur la distribution des formes verbales est intéressante, mais rien ne permet d'affirmer que cette distribution est liée à tel ou tel type littéraire ; elle peut être aussi le reflet de l'organisation du système verbal dans chacun des dialectes considérés. Notons à ce sujet que le lecteur non habitué à la terminologie d'une certaine école sera gêné par l'étiquette « narrative imperative » pour une forme qui a valeur d'aoriste. Les dénominations très génériques de « past », « non-past », même nuancées par un artifice typographique, pour marquer les différentes valeurs portées par ces deux appellations, ne facilitent pas une bonne approche du fonctionnement de ce système verbal.

La dernière partie de l'ouvrage est réservée aux langues méridionales. À l'exception de l'article de Stroomer, elle concerne les rapports entre les langues à l'intérieur du sémitique méridional (liens entre les différents groupes et liens à l'intérieur d'un même groupe).

Dans un long article « Ethiopian Semitic and South Arabian : towards a re-examination of a relationship » (p. 203-228), David A. Appleyard, à partir des travaux plus récents que ceux sur lesquels s'appuyait Leslau en 1943 dans « South-East Semitic (Ethiopic and South-Arabic) » [(4)], soulève à nouveau une question souvent abordée, celle des liens existant entre les langues éthio-sémitiques, les langues sudarabiques antiques et les langues sudarabiques modernes. L'auteur ne remet pas en cause la classification admise dans les cinquante dernières années, mais en réexaminant six isoglosses, il veut donner les moyens de mieux évaluer le sémitique méridional et les liens qui unissent les langues de ce groupe. Insistant sur l'absence de filiation directe entre, d'une part, les langues éthio-sémitiques qui forment un groupe homogène, et les langues sudarabiques épigraphiques, non-homogènes, et, d'autre part, entre ces langues sudarabiques anciennes et les modernes, il met en valeur la place particulière que le sabéen occupe parmi les langues antiques [(5)], en faisant montre de liens plus étroits avec le sémitique central, c'est-à-dire l'arabe, ou du moins de plus grande perméabilité à son influence. Cet article appelle quelques remarques qui concernent les données à la base de l'analyse comparative. Les différentes sources ne sont pas toujours présentées de façon exhaustive (pratiquement aucun article sur les langues sudarabiques modernes paru après 1975 n'a été pris en compte) et surtout elles ne sont pas confrontées entre elles. C'est ainsi que, en ce qui concerne le pronom indépendant de la 1ère personne du singulier en mehri, Appleyard cite *hooh* (p. 207), forme avec voyelle longue qu'il juge « apparently peculiar », mais ne tient pas compte que Johnstone dans le *Mehri Lexicon* (1987) donne cette forme avec ses variantes *hoh*, *ho...* et que, dans son article de 1975 [(6)], seul *ho*(*h*) (donc sans voyelle longue) est cité [(7)]. Pour l'étude de l'isoglosse particulièrement importante qui concerne les pronoms de 3ème personne, D.A. se réfère, sans le préciser, à Johnstone 1975 et prend pour base de sa démonstration la forme *hah*, alors que le *Mehri Lexicon* donne *hē*, *he*, *heh* [(8)]. La forme soqotri šəḥáləf (citée p. 217), dont la source n'est pas indiquée, ne correspond pas à *šḥálāff*, la seule attestée dans toute la littérature [(9)]. L'article n'apporte pas de révélation sur le sujet, comme le suggérait son titre, mais il permet à la fois d'estimer d'une façon générale la situation et d'évaluer les recherches qu'il reste à faire dans le domaine des études sudarabiques modernes et éthio-sémitiques pour mieux appréhender les rapports existants entre elles.

Un autre aspect du problème de classification dans le groupe éthio-sémitique, et plus particulièrement intra-gouragué, est traité par Wolf Leslau : « The position of Gyeto in Gurage » (p. 231-250). Le gyeto illustre bien la complexité de la dialectologie du gouragué : malgré les rapprochements avec les autres dialectes qui le classent à l'intérieur du sous-groupe gouragué périphérique de l'ouest (PWG), il présente des divergences avec l'ennemor et l'endegeñ, deux autres dialectes PWG, et des rapprochements avec un dialecte du centre ouest, le čaha. Leslau propose de déterminer la place exacte qu'il occupe à l'intérieur de son sous-groupe en même temps que son degré de proximité (ou d'éloignement) avec les deux dialectes dont il diverge. Pour ce faire, il se base sur 13 traits, relevant de la phonologie et de la phonétique, de la morphologie et du lexique, qui lui permettent de constater une plus grande proximité entre le gyeto et l'ennemor. L'article est aussi une bonne illustration de la nécessité (et de l'urgence pour certains dialectes) qu'il y a à décrire de façon exhaustive les dialectes du gouragué, tant il est vrai que seules les monographies permettent d'approcher à la fois la diversité et l'unité des parlers ; des perspectives de recherche dans ce domaine ne manquent pas. Cette constatation valable pour toutes les langues, l'est tout particulièrement pour les langues encore peu ou mal connues, comme c'est le cas de plusieurs langues méridionales.

Didier Morin dans « Y a-t-il un lexique Beni-Amer ? » (p. 250-267), aborde aussi le problème de la délimitation

(4) *Journal of the American Oriental Society*, 63, p. 4-14 ; cité en référence.

(5) Déjà mise en évidence par A.F. Beeston. À la référence donnée p. 226, il faudrait ajouter « Languages of Pre-Islamic Arabia », *Arabica*, XXVII, 2-3, 1981, p. 178-186.

(6) « The Modern South Arabian Languages », *Afroasiatic Linguistics* 1/5, cité en référence, p. 227.

(7) En mehri du Yémen c'est la forme *hoh* qui est la seule attestée (cf. aussi les textes du début du siècle de la *Kaiserliche Südarabische Expedition* non pris en compte dans cet article et Simeone-Senelle *op. cit.*)

(8) Là encore en mehri du Yémen seule la forme *heh* est attestée (mêmes sources, cf. note précédente).

(9) Cf. Leslau (1938), cité en bibliographie de l'article, et les textes de la *Kaiserliche Südarabische Expedition*.



BCAI 16 (2000) Izre'el Shlomo & Raz Shlomo : Studies in Modern Semitic Languages, recensé par Marie-Claude Simeone-Senelle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

d'un dialecte dans un groupe donné, ici un dialecte tigré dit « des Beni-Amers ». Les Beni-Amers (qui vivent au Soudan et en Erythrée), Bedjas d'origine (de langue couchitique) sont locuteurs de tigré. Les tigréphones font une distinction entre la variété *mansa'* qui est parlée et enseignée, et la variété dépréciée, car jugée pauvre, des Beni Amers. L'enquête (10) révèle une situation dialectale du tigré beni-amer beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît à la lecture de l'étude exhaustive de Sh. Raz (11). D.M., quant à lui, distingue « trois zones où... le [tigré] beni-amer est pratiqué de façon différenciée, sans toutefois gêner l'intercompréhension y compris avec le mansa' » (p. 253). L'auteur n'examine pas seulement le lexique, mais aussi le système phonologique et phonétique (il y a peu de divergences morphologiques entre les parlers beni-amers et le tigré mansa'). Aucun point de cette étude ne laisse de côté la complexité de la situation : emprunts, contacts, interférences et *code switching* (souvent illustrés par des exemples où l'on regrettera que le mot à mot ne soit pas systématique). Sur le plan lexical, D. Morin montre par des exemples que la réfection peut être « hybride » (comme le traitement éthio-sémitique d'une base verbale couchitique, p. 255), que le substrat n'est pas toujours celui auquel on s'attend ; ainsi évoque-t-il (n. 3, p. 255) l'éventualité d'un substrat afar-saho par l'intermédiaire de Bedjas tigréphones afarisés. Tout l'article est abondamment documenté et fournit de nombreuses informations autant linguistiques que culturelles, socio-linguistiques et psycho-linguistiques. La conclusion, qui ouvre aussi des perspectives de recherches dans le domaine, met en valeur l'intérêt d'une meilleure connaissance non seulement du lexique du tigré (parlers mensa' et beni-amer) mais aussi des lexiques des langues couchitiques, en particulier afar et saho. Pour l'auteur ce type d'étude pourrait amener à expliciter des coïncidences lexicales entre les langues couchitiques du nord et les autres et « réduire l'apparent isolement du bedja » à l'intérieur du couchitique (p. 266).

L'ouvrage dans son ensemble se révèle vraiment d'une grande richesse, tant par la variété des langues abordées que par les domaines linguistiques, il est, de plus, ouvert sur l'avenir puisqu'il attire l'attention sur un certain nombre de champs laissés en friche, ou non encore complètement débrousaillés, qui sont autant de terrains potentiels pour de jeunes chercheurs.

*Marie-Claude Simeone-Senelle*
*CNRS-LLACAN, Meudon*

(10) Malheureusement l'auteur ne précise pas où ont eu lieu les enquêtes auxquelles il fait référence (n. 1, p. 252)
(11) *Tigre Grammar and Texts*, 1983. Undena Publications, Malibu ; cité en référence.


BCAI 16 (2000) Izre'el Shlomo & Raz Shlomo : Studies in Modern Semitic Languages, recensé par Marie-Claude Simeone-Senelle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net